

Le symptôme et après ?

Une histoire tellement éculée qu'à seulement l'évoquer on encourt une honte justifiée : « Tu vas toujours chez ton psychanalyste ? - Non, j'ai fini. – Alors tu ne pisses plus au lit ? - Si, mais maintenant je m'en fiche. ».

Cela dit, s'il n'y a pas de mot d'esprit sans une vérité qu'il révèle, dans ce dernier cas elle paraît toujours plus manifestement actuelle, tant nos propos sur le symptôme paraissent s'en approcher, avec son incurable, sa nécessité de structure, ce que certains ont de plus vrai, l'irréductible singularité d'un « Je suis cela », etc. N'y manque pas le « solde cynique » : improbable en effet pour un tel sujet de se retrouver encombré d'un partenaire à partager sa couche, au-delà d'un temps strictement réglementé.

Le symptôme en tiendrait-il alors lieu, révélant sa fonction de partenaire effectif d'un sujet de toujours exilé du rapport sexuel et à qui le réel fait tout sauf refuge ? Il est vrai que ce que l'on appelle habituellement les partenaires de la vie s'avèrent assez peu fiables, et encore moins efficaces, dans la place qu'on leur attribue pour qu'ils traitent convenablement notre corps. L'analyse permet de se rendre compte qu'on ne leur demandait rien moins que l'impossible - ce qui, une fois considéré, s'avère n'être pas sérieux. Que l'analyse redistribue les liens de la libido est connu de longue date, mais dans quelle mesure les remanie-t-elle ? S'il est relativement facile de répondre à cette question depuis de la place de l'analyste dans le discours qui la détermine, qu'en est-il du rapport du psychanalysé bien « symptomatisé » à l'École - et aux autres, s'il en reste ? La sublimation certes, mais suffit-elle à en rendre compte ?

Marc Strauss